

SURNATUREL



Monkton House, l'escalier aux empreintes.

Edward James alliait la fortune au talent le plus débridé. Ses jardins extraordinaires restent à nul autre pareils

Le West Sussex, qu'on atteint après de longues heures de train, n'est pourtant qu'à une centaine de kilomètres au sud de Londres. Un trajet qui métaphorise une rétrogradation inspirée. Au fil de l'ondulation apaisée des collines, le patchwork végétal alterne touches sombres boisées et grasses prairies. L'agriculture ordonne avec méticulosité un paysage qui serait comme un intérieur rutilant et bien ordonné. Un plaisir pour les yeux. Une nature soyeuse dans des paysages sporadiquement jalonnés de maisons pimpantes et d'élégants manoirs. Un univers figé où, sans doute, les gentlemen-farmers remplissent le dimanche de vieux pubs vermoulus. Au détour d'un virage, une vrombissante décapotable évoque les intrigues décalées et psychédélicques du duo d'un feuilleton culte. Un temps arrêté qui appelle l'imprévisible. Et c'est là, à quelques kilomètres de la ville de Chichester, dévotement repliée autour de sa cathédrale, que se trouve le domaine de West Dean. Aussitôt franchi le porche monumental, la propriété révèle son univers romanesque. Le château que l'on découvre au détour des arbres et des buis pourrait être tiré d'un film de Cocteau, si ce n'était sa touche anglaise. Les formes masculines de la demeure s'adoucissent aux dentelures des créneaux, à l'élévation des fenêtres à meneaux et à l'habillage végétal du lierre. Une demeure dans la plus pure tradition aristocratique anglaise, tout à la fois sévère et sereine, ne laissant en rien présager du hiatus à venir, aussi improbable qu'une rencontre à la Lautréamont.

Pénétrer dans Monkton House, c'est céder à une présence hiératique faite de boiseries, de trophées de chasse et de tentures flamandes mêlées. Mais cet ordonnancement séculaire qui exhibe le classicisme des collections familiales succombe à la présence décalée d'œuvres surréalistes. Des toiles

de Magritte, de Leonor Fini, détonnent au milieu du mobilier. Au détour d'un escalier, une intrigante fresque en relief de Dalí déploie ses contorsions kitsch. Plus loin, une envolée de marches en colimaçon invite à une mystérieuse poursuite, chacune portant l'empreinte d'un pied féminin mouillé. Un mur entier recouvert de photos vieilles alterne les garden-parties de la gentry anglaise et les visages familiers d'artistes de l'après-guerre.

Car l'ombre omniprésente d'Edward James surprend encore le visiteur. Étrange et inclassable propriétaire que ce dernier fils d'un riche industriel ayant fait fortune dans l'acier américain. L'argent également allié au rang, puisque sa mère, liée à la famille royale, choisira Edward VII comme parrain de l'enfant. Celui-ci passera l'essentiel de sa vie à nier les préjugés de classe et à secouer le joug d'une éducation rigide. À Eton, il décroche, de manière dérisoire, un prix de dessin. À Oxford, il mène une vie d'esthète et transforme la chambre collégiale en capharnaüm d'artiste. On tolère ses excentricités, la rumeur court qu'il serait le fils illégitime du monarque. Il se garde de rétablir la vérité et, dans un jeu perpétuel dont il établit lui-même les règles, ne cesse d'inventer sa vie. Il écrit sous différents pseudonymes, entretient une correspondance qui flirte avec la postérité et garde précieusement le double de ses lettres. C'est cette correspondance foisonnante qui alimentera l'autobiographie, restée inachevée, qu'il entame à trente ans à peine. S'y mêlent la vie et la projection fictionnelle dans une construction complexe où réalité et imaginaire deviennent indissociables. Une savante contrefaçon qui continue d'occuper ses biographes.



Le domaine de West Dean.

La fortune d'Edward James, affolante et paradoxale, permettait à de nombreuses réalisations de voir le jour tout en les compromettant aux yeux de la critique



Monkton house, la salle à manger.

Sa vie durant, Edward James demeura un esprit libre affranchi définitivement de la banalité et du prosaïsme d'une carrière unique. Dilettante, à la fois fantasque et prolifique, il déploiera une imagination effrénée dans des domaines artistiques variés. D'aucuns y verront la marque d'un amateurisme éclairé, d'autres une gageure de créativité. Mais tenter de cerner l'individu revient à décliner les noms les plus fascinants du siècle écoulé : Magritte, Delvaux, Leonor Fini, Darius Milhaud, Cecil Beaton, André Breton, DH Lawrence, Georges Grosz... Les différents projets qui le conduisirent à fréquenter les cercles artistes du continent sont de véritables fulgurances. À trente-deux ans, il possède l'une des collections surréalistes les plus impressionnantes : Duchamp, Delvaux, Tanguy, Ernst, Mirò, et surtout Dalí... Les individus le séduiront plus que les œuvres. Il se séparera sans peine de ses toiles chaque fois qu'il devra réunir des fonds pour ses projets. Pourtant, du garage de sa demeure californienne, l'avocat chargé de ses biens extraira, au milieu de vêtements usagés, de boîtes de cigarettes vides et des papiers divers, des toiles inouïes. Toute une vie à dialoguer avec l'irrationnel et à engendrer un monde débridé qu'il devra sans répit protéger des préjugés sociaux et des mesquineries de la critique.

Parmi les nombreuses propriétés de l'héritage familial, il destina Monkton House, digne et distinguée demeure anglaise, à une métamorphose surréaliste. En 1935, elle reçoit la visite de Dalí et de ses étranges propositions. L'émulation conjugée des deux artistes secondée par le travail du décorateur Norris Wakefield donnera corps à une maison fascinante. Dall suggérera des murs mouvants évoquant l'hébetante

respiration d'un animal, alors qu'Edward James souhaite les recouvrir de poils canins. L'une des cheminées se transforma en pendule déclinant les jours de la semaine. Des enceintes éparpillées dans les jardins dispensaient des airs de musique classique. Un escalier circulaire sera affublé d'un aquarium magistral encastré dans la paroi. La créativité d'Edward James demeura souvent méconnue, comme sa participation à la création avec Dalí de nombreux objets d'ameublement, parmi lesquels le téléphone homard ou le sofa bouche de Mae West. Norris Wakefield taira pudiquement le chiffre des dépenses immodérées, affirmant avec euphémisme que la propriété n'était qu'un simple jouet pour Edward James. Chacune de ses entreprises s'accompagnera toujours d'une prodigalité extravagante qui entachera nombre de ses amitiés d'un soupçon de vénalité. La fortune d'Edward James, affolante et paradoxale, permettait à de nombreuses réalisations de voir le jour tout en compromettant celles-ci aux yeux de la critique. Son recueil de poésie, *The Bone of my Hand*, recevra un accueil insultant. On ne lui pardonne ni sa richesse ni son talent. Pour se départir de cette aura financière qui le précède, il s'ingéniera à devenir un mécène moderne et génial plutôt qu'un simple collectionneur. Ses largesses entraîneront souvent des dissensions douloureuses, comme le contrat passé avec Dalí stipulant que l'intégrité de la production de l'artiste, de 1936 à 1938, deviendrait la propriété d'Edward James. L'accord ne fut pas honoré et son amitié avec le couple Dalí-Gala se détériora progressivement. Ce qui n'empêcha pas Edward James de posséder les toiles les plus prisées du peintre. Quarante ans plus tard, elles consolidèrent sa fortune, alors qu'au moment de leur acquisition les critiques d'art n'y voyaient qu'un



Edward James à sa table.

Amusé par les complications juridiques que son testament entraînait, il envisagea de suspendre son corps enbaumé au-dessus d'une cascade



Le Principe de plaisir, René Magritte (1937).

placement insensé. Les relations entre l'artiste et le mécène se trouvent perfidement résumées dans une formule d'Edward James relevée dans une lettre de 1942: "Notre amitié perdure en apparence, mais s'est figée dans un stade gélatineux. C'est une amitié d'aspic."

Au gré des rencontres et des mondanités, James croisa des cercles où l'élégance et l'avant-garde se côtoyaient. Introduit par Marie-Laure de Noailles dans les cercles parisiens, il partage aux côtés de Coco Chanel et de Lady Duff le financement des Ballets russes, dirigés après la mort de Diaghilev par Georges Balanchine. Edward James deviendra l'espace de la saison 1933 et d'une tournée mitigée l'administrateur et le financier des ballets. Son patronage était la tentative désespérée de sauver son mariage désastreux avec la danseuse Tilly Losch. Il s'était quelques années plus tôt passionnément épris de cette aventurière viennoise. Les tiraillements du couple comme les vingt représentations des Ballets s'engluèrent dans un semi-échec.

D'un jardin l'autre, du sud de l'Angleterre il part pour la jungle mexicaine à la recherche d'orchidées sauvages. Dans une immense propriété acquise en 1947, il décide de réaliser son grand œuvre. Xilitla est un jardin suspendu au milieu de la jungle, un chef-d'œuvre à la Fitzcaraldo engouffrant des sommes énormes, une œuvre grandiose et éphémère guettée par l'étouffement végétal. L'enchevêtrement tropical y enveloppe d'étourdissantes constructions en ciment faisant alterner ainsi flore exubérante et fleurs sculptées dans la matière grisâtre. Edward James avait pensé reposer à Xilitla, au milieu de son jardin visionnaire. Amusé

par les complications juridiques que son testament entraînait, il envisagea de suspendre son corps enbaumé au-dessus d'une cascade. Il souhaitait que le très sélect taxidermiste parisien Deyrolle se charge de l'opération. Plus modestement, son corps repose au milieu des arbres de l'arboretum de West Dean, un peu plus haut sur la colline, surplombant une tranquille campagne anglaise. Un seul mot apposé sur la pierre résume à lui seul une vie déployée aux confins des possibles et des rêves: Edward James, poète, 1907-1984.

Grand seigneur, le domaine continue d'accueillir des visiteurs. À côté d'un parking qu'Edward James avait configuré de façon à malicieusement compliquer les manœuvres des voitures, se trouvent les jardins et les serres. Un lieu extraordinaire, classé monument historique, que des jardiniers affairés continuent d'entretenir comme s'il devait encore, comme ce fut le cas pendant des décennies, fournir fruits et légumes pour des festivités princières. Les jardiniers perpétuent des techniques inusitées, comme la culture d'arbres fruitiers en espaliers, des formes contorsionnées qui contrastent avec le limpide ordonnancement de ce palais végétal. Treize serres élégantes et diaphanes abritent une touffeur verdoyante sur laquelle se détachent les taches sanguines de variétés de fleurs et de légumes exotiques. Les méandres temporels et oniriques d'un jardin victorien où le visiteur s'égarait avec ravissement. C'est là l'héritage de cette conjonction rare qu'incarnait Edward James, entre fortune et liberté d'esprit.

West Dean, Chichester, West Sussex. Tél.: (0044) 1243 811205